

Marcher dans un nom

Joël Bastard, *Beule*, Gallimard, 111 p.

Christian Larouche

Numéro 183, mars-avril 2002

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/17710ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Larouche, C. (2002). Marcher dans un nom / Joël Bastard, *Beule*, Gallimard, 111 p. *Spirale*, (183), 8-8.

MARCHER DANS UN NOM

BEULE de Joël Bastard
Gallimard, 111 p.

LE NOM du lieu. Par cette seule appellation, Beule, Joël Bastard évoque singulièrement l'étrange site du vécu et de la parole, l'ailleurs où s'organise, suivant le rythme d'une expérience, l'émergence du poème. En effet, Beule, qu'est-ce sinon l'appel même du monde, l'étranger? Si nommer est enfin faire ce pas, partir au devant vers ce lieu pour qui l'on a une faim sans raison — « *Les pieds dans la tête. Le ventre dans les yeux* » —, c'est entrer dans une voix qui laisse entendre l'éveil d'un monde qui, justement, ne fut jamais nommé. Passé l'oubli, donc, entre les paroles et les choses, il y a, au cœur des pas et de la vue de ce livre que nous offre Joël Bastard, l'épiphanie d'une Beule matinale. « *C'est l'aube* », écrit le poète; façon de dire qu'une fois là, en ce lieu nommé, vécu et paroles croissent indistinctement sur l'horizon et mettent un terme à une nuit sans voix et sans corps. C'est montrer aussi qu'avec l'aube ou le premier nom, s'amorce le vécu de la parole errante qui chemine solitaire, jamais trop rapprochée de l'imaginaire ni même du réel, telle une « *licorne* » perdue en son mythe ou un « *sanglier* » effrayé au son de la chasse. Ce livre, tout frais, tout simple, énonce alors la double destination du langage poétique : le lieu à atteindre ou encore à circonscrire, et dont « *l'entrée se situe de l'autre côté* »; la solitude même d'y aller, la destinée « *sur le chemin forestier, le chemin sanglier* ».

Terre solitaire et multiple

La singularité du mot va de pair ici avec la multitude forestière. Si la Beule de Bastard se voit inscrite sur l'écorce des arbres, comme si elle était déjà en ce monde ouvert parole immémoriale, dire le lieu, ce n'est pourtant pas assurer sa pérennité, mais l'exposer au risque de la perte. Sur le chemin singulier de la poésie, souvent « *[l]e conteur est dans les arbres* » et « *[i] attend que le silence ait fini de boire ses dernières paroles* ». La soif du grand espace, la soif du vide : qu'est-ce à dire sinon que ces mots de la poésie qui circulent entre les choses forestières ne vont pas dans la sécurité? Chez Bastard, la singularité trouve paradoxalement sa voix dans la sourdine de la multitude. Ce qui en ressort alors, c'est quelque chose de plus essentiel, quelque chose plus près « *[des] gorges et [du] grand air d'y voir* » que de « *la ville qui dort, qui chante et se protège* ». Aucune protection, aucune certitude. Nommer le lieu, c'est regarder l'innommé de face, traverser le cœur du possible langage, sentir peu à peu une essence se dégager du sein de l'éveil : « *Le tronc des arbres est la tranche du livre que nous ne lirons pas. Et nous traversons l'immense bibliothèque avec les yeux perçants qui tentent de graver les écorces. Les es-*

sences nous promènent d'une question à une autre. Le bûcheron qui se déshabille le soir dort nu dans la sève. » Entrer en Beule exige un dépouillement, seule une voix solitaire peut dormir dans l'humide des feuilles.

Né de l'écorce de l'arbre et du burin perceptif qui l'a fait voler en éclats, ce livre n'est que par la synergie d'un lieu qui toujours se veut autrement, où chaque tour et détour ouvre à une campagne de questions contemporaines de l'avancée du poétique. Parce que là, en ce pays parcellaire suspendu entre les Alpes et le Jura, nous dit le poète, se cumule la poésie comme autant de choses familières, comme autant de choses qui de leur timidité quotidienne parlent. Beule, solitaire et multiple, ce monde ouvert à même un monde clos, Bastard en fait son assise : « *Avec la clôture, ne pas forcer ce pré, ces bois, à recevoir ce qui reste du monde. Je marcherai dans la veine caillouteuse des fayards. Loin des suggestions de la mémoire. Dans le ciel. Je contiendrai mon corps dans la parcelle. [...] Entre les Alpes et le Jura.* » Alors, dans la fermeture, dans la solitude, faut-il creuser au plus profond pour voir, enfin, ce qu'il y a, aussi bien la multitude des choses que ce vide qui, on le sent, dessine sa présence sur le visage du monde. Pallier et dire, l'un c'est l'autre lorsqu'il s'agit de voir plus loin qu'une clôture, c'est-à-dire à l'intérieur de ce qui ne peut être une limite. Un monde autre donc, en silence, où il faut « *[c]reuser plus profond encore. Trouver la veine et creuser. Loin des rumeurs et des éclats de la voix. [...] Tomber par hasard, à force d'entêtement, sur un morceau plus dense. Et sortir en courant au grand oui. Les yeux brûlants. Les mains usées. Et dans ces mains de l'or. Voir distinctement le haussement d'épaules du désert* ». Joël Bastard convie, disant le lieu de paroles, à ce qu'il appelle lui-même le *sans-bornes*, désignant du même coup l'infinitude d'une marche sur cette terre tantôt enjointe à se lever et qu'enfin l'on habite.

Les fleurs sont pour les insectes

Sans cesse en ce livre l'écriture s'interroge, revenant à elle-même par le biais d'une langue si simple qu'elle fissure le dit. Cette simplicité du verbe, l'auteur la doit à la proximité immédiate des choses parmi lesquelles il se déplace, va et vient. Peu de poètes à ce titre semblent aujourd'hui aussi préoccupés par une expression du proche réel ou de son austérité, pas même les poésies réalistes des dernières années : c'est un *autre* monde dont il s'agit. À celles-ci cependant, Bastard emprunte sagement la possibilité interrogative du langage, et c'est pourquoi les marches dans les paysages de Beule paraissent être des marches dans l'essor du

poétique : « *Ce que je veux dire, c'est le grand pâturage. Les bêtes qui cheminent en elles-mêmes et le désert qui disparaît dans le désert.* » La voix qui cherche le lieu de la faim, la faim dans la voix, ou la voix perdue qui se dit comme une voix perdue, ainsi va la poésie de Bastard qui ne souhaite garder que le pouvoir du regard sur soi. D'un poème à l'autre, il y a ce miroir qui circule comme il y a l'écho sourd de la voix précédente. Les thèmes se répondent alors et les mots se percutent, la langue traverse la langue et c'est le monde de Beule qui est dans le miroir et qui est l'écho de lui-même. La tranquille étrangeté de phrases telles « *Dans les verres le visage, bouche ronde, attend la suite* » ou « *Les oiseaux volent à peine, à l'affût des grand-mères (sic)* », montrent bien ce que l'on pourrait croire être une naïveté du regard, mais une naïveté sans malice, qui ne veut pas commenter la vue mais la prendre sans effort comme une nudité essentielle. Le poète mentionne bien, d'ailleurs, que « *[s]a tentative de voir le lointain s'évanouira dans la chaleur des commentaires* », marquant son désir de ne pas prendre le parti de ce lieu sans bornes, mais de le laisser venir à lui à même l'errance qui le préoccupe. Marcher en Beule comme on peut marcher en son nom, voilà peut-être l'intention poétique de Joël Bastard. Pas de sacralisation, pas d'exégèse : pour Bastard, « *si [l'on] pose un genou en Beule, ce n'est pas pour prier dieu, mais pour lacer [sa] chaussure* », pour être des « *transparences [qui] s'accumulent* ».

Si l'interrogation de ce recueil porte sur la capacité de dire la transparence du verbe de l'origine, c'est qu'il y a pour tout commencement chez Bastard le seul nom de Beule. Comme si le monde entre les Alpes et le Jura, autrement dit, ne pré-existait pas poétiquement à l'avènement de son nom. Dire ce lieu, de fait, c'est l'ouvrir et relâcher l'ardente multitude qui le peuple et qui fait de lui, à chaque lancée de regard, quelque monde tenant de l'*autrement*. Beule l'étrangère ne se donne pas, si bien que la dire marque d'emblée le début d'un nouvel espace de la parole, où celle-ci ne fait que circuler parmi les arbres, les insectes et les bêtes, tentant de retenir d'eux une odeur, un angle dans la lumière, un mouvement, qui sera d'une part l'expression de leur présence en ce monde du jour, d'autre part leur manière d'y mettre au jour la simplicité d'une vie imaginaire et réelle. Quand les mots de Bastard entrent en cette terre et qu'à leur tour ils deviennent chacune de ces petites préciosités, chacune de ces petites vérités de l'être, Beule parle enfin. Et elle est pour les mots, comme « *les fleurs sont pour les insectes* ».

CHRISTIAN LAROUCHE